

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela est possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

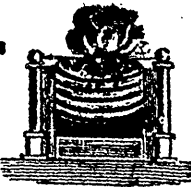
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE (suite et fin) ; LE COLONEL DE SURVILLE ; POISIE—UN ANGE, FANIE.

LE MARI DE MADAME DE SOLANGE.

[SUITE ET FIN.]

IX.

Huit jours s'étaient écoulés et tout semblait rentré dans le calme à l'hôtel de Solange ; seulement ce calme avait quelque chose de morne et de funèbre. Depuis la scène que nous venons de rapporter, le bruit de la folie du marquis s'était sourdement répandu, mais sans qu'on pût la vérifier, car tous les services qui eussent pu conduire les valets près de son appartement avaient été interrompus par ordre de la marquise, et tous les bruits susceptibles d'y parvenir sévèrement défendus. La vie semblait s'être brusquement retirée de cette partie de l'hôtel, et à voir ces portes closes et ces contrevents soigneusement fermés, à travers lesquels glissait à peine la lumière d'une lampe, on eût dit d'une de ces chambres funèbres consacrées au cercueil d'un mort.

Les défenses de la marquise s'étaient étendues jusqu'à Jeanne, et toutes les prières de celle-ci pour qu'on lui permit de voir son père avaient été inutiles.

Ainsi privée du seul appui et de la seule consolation qu'elle pût invoquer, la jeune fille avait passé ces huit journées dans les larmes. A la douleur que lui causait la séquestration du vieillard, dont elle s'accusait d'être la cause, venaient se joindre toutes les angoisses d'un amour sans espoir. Où était Jérôme et que contenait sa lettre tombée au pouvoir de la marquise ? Avait-elle pu le faire connaître ? Ne l'exposait-elle point à quelque odieuse persécution ? Que pensait-il du silence de Jeanne ? Il l'accusait peut-être d'indifférence ou d'oubli, et il prenait quelque résolution fatale ! et nul moyen de l'avertir ! La jeune fille appelait en vain à son secours toutes les imaginations de l'indolence et de l'amour : la surveillance muette de sa mère l'environnait comme un réseau. Son esprit allait se heurter de tous côtés à l'impossible.

Alors venaient des désespoirs sans fin. Vaincue par la souffrance, elle allait jusqu'à regretter cet amour qui avait été si longtemps pour elle comme un soleil intérieur ; elle demandait à Dieu cette nuit des cœurs froids et des méchants, puisque ceux-là seuls n'étaient point brisés. Puis succédaient de profonds abattements, et cessant de se débattre, elle se laissait aller jusqu'au fond de cet abîme, ne demandant à Dieu que de pouvoir mourir.

Mme de Solange avait suivi toutes les agitations de cette âme bourrelée, d'un œil curieux, comme le médecin qui étudie la crise dont il veut profiter. L'exécution de la menace qu'elle avait faite au marquis entraînait avec elle trop de scandale et de danger pour qu'elle s'y arrêtât. Appeler des tiers à son aide, c'était s'exposer à les avoir pour maîtres ou pour ennemis. Elle préféra tout faire sans bruit, briser la résistance du père et de la fille en s'armant contre chacun d'eux de leur commune affection, obtenir enfin que Jeanne renonçât au bonheur, sans violence et pour ainsi dire par compromis. Mais elle comprit que pour l'amener là il fallait d'abord la désintéresser de la vie en lui ôtant toute espérance, afin de profiter de l'espèce d'abandon de soi-même qui accompagne toutes les grandes souffrances. Elle savait en effet combien l'abnégation est facile au désespoir et avec quelle promptitude le premier élan de la douleur nous jette dans le dévouement. Les circonstances la servirent à souhait pour l'exécution de son projet.

Un matin, l'on vint avertir Jeanne que sa mère la demandait. La marquise, qui se trouvait dans sa bibliothèque avec maître Durocher, fit signe à la jeune fille de passer dans sa chambre et de l'attendre. Celle-ci obéit ; mais la vue du notaire l'avait saisie ; elle pensa qu'il avait été appelé pour son mariage, dont Mme de Solange ne lui disait rien depuis huit jours, et que son sort se décidait peut-être dans cet entretien. Poussée par une inquiétude curieuse, elle s'approcha doucement de la portière de tapisserie qui séparait la chambre de la bibliothèque, et prêta l'oreille ; mais elle ne put saisir que quelques paroles confuses. Elle allait se retirer lorsqu'elle s'aperçut que maître Durocher s'était levé ; la marquise le reconduisit et tous deux se rapprochèrent.

—Ainsi, dit Mme de Solange, il est bien entendu que vous allez presser la rentrée des cinquante mille livres destinées à M. de Lanoy.

—Je ferai mes efforts, répondit maître Durocher.

—Et vous m'avertirez du résultat de vos démarches ?

—Je vous le promets.

Tous deux étaient arrivés près de la portière ; la marquise s'arrêta.

—A propos, dit-elle en souriant, et cet amas de vieux titres qui m'ont été envoyés dernièrement de province ?

—Il faudrait les examiner, répondit le notaire ; mais le temps me manque,

—Il faut confier cette besogne à des clercs ; vous en avez d'habiles.

—J'en avais un, répondit Durocher en secouant la tête ; je vous l'ai même envoyé plusieurs fois.

—Envoyez-le de nouveau.

—Plût à Dieu que je le pusse, madame la marquise ! mais Jérôme Bouvart n'est plus chez moi.

—Comment cela ?

—Je l'ai perdu par suite d'un fol amour.

—Dont vous connaissez l'objet, interrompit vivement Mme de Solange.

—Non, madame la marquise, mais dont j'ai constaté les tristes résultats. Depuis près de deux mois Jérôme était chaque jour plus sombre et lui échappait parfois des paroles lugubres...

—Enfin ?

—Enfin, il y a huit jours qu'il a subitement disparu.

—Et vous ignorez ce qu'il est devenu ?

—J'ai peur de le savoir, au contraire, soupçonnant quelque acte de désespoir. J'ai appris des bateliers qu'un garçon de l'âge et de la tournure de Jérôme avait été aperçu le soir sur le pont de la tournelle.

—Se peut-il ?

—Ils l'ont vu se promener près du parapet, d'un air égaré jusqu'à la nuit.

—Et alors ?

—Alors, madame la marquise, ils croient avoir entendu la chute d'un corps dans la rivière.

Un cri déchirant et étouffé interrompit maître Durocher ; il se détourna étonné et regarda Mme de Solange ; mais celle-ci avait feint de ne rien entendre ; elle ouvrit la porte de la bibliothèque.

—J'attendrai que vous ayez remplacé ce jeune homme, dit-elle avec un calme souriant. Au revoir, maître, et portez-vous bien.

Le notaire salua et sortit.

A peine eut-il tourné le corridor, que Mme de Solange courut à sa chambre, et sculevant la portière elle aperçut Jeanne étendue sans mouvement sur le parquet.

La douleur qui saisit la jeune fille au sortir de son évanouissement amena une fièvre délirante dont la marquise elle-même fut effrayée. Cette âme, fermée à toutes ses affections, n'avaient pu soupçonner la force du coup qu'elle portait à Jeanne ; elle en demeura saisie, non de remords, mais d'épouvante. Avec Jeanne périssaient les dernières espérances d'élévation qui flattaient son orgueil. La vie de Jeanne lui devint plus précieuse que la sienne même, et cette vanité à l'agonie montra toutes les angoisses de la tendresse. L'ambitieuse pleura des larmes de mère.

Assise au chevet de sa fille, elle épiait ses mouvements, écoutait son souffle, interrogeait les teintes les plus fugitives de son front brûlant. Tous les secours de l'art furent appelés, tous les soins prodigués. Enfin, la nature vainquit la douleur même : Jeanne se rétablit.

Pendant que l'état de la jeune fille avait à inspirer quelque crainte, Mme de Solange avait soigneusement évité tout ce qui eût pu lui rappeler le mariage projeté ; mais dès que ses craintes furent dissipées, elle songea à presser l'accomplissement de son projet.

Semblable à un accusé que l'on arrache à la mort pour le conserver aux tortures du bourreau, Jeanne ne revenait à la santé que pour subir de nouvelles persécutions. Le retour du comte de Lanoy, que ses affaires avaient appelé en Bourgogne, était prochain et devait la trouver prête à obéir. Mme de Solange eut recours à toute l'énergie de sa volonté pour soumettre cette âme faible.

Hélas ! la maladie et le désespoir y avaient laissé peu d'éléments de résistance, et désormais, sans intérêt au monde, elle ressemblait à une barque qui a perdu son point d'attache et flotte impuissante à toutes les vagues. Cependant le souvenir de Jérôme y survivait, doux fantôme à qui elle eût voulu rester fidèle. Mais la marquise savait le moyen de vaincre ces derniers scrupules de Jeanne : elle avait déjà réussi à lui ôter la force en lui ôtant l'espoir ; il ne restait plus qu'à lui présenter la soumission comme un sacrifice.

Depuis sa convalescence, la jeune fille avait plusieurs fois demandé à voir son père. Cette faveur lui fut enfin accordée.

X.

Ce fut Baptiste qui introduisit Jeanne chez le marquis. Les volets y étaient soigneusement fermés et une lampe de nuit y répandait seule sa douteuse lueur. Mais lorsque les yeux de la jeune fille se furent accoutumés à la demi-obscurité qui y régnait, elle ne put retenir un cri de surprise et à l'aspect sombre et dévasté de l'appartement. Les rideaux, les meubles et les tableaux avaient été enlevés. Une tapisserie, dont les personnages livides semblaient vaciller à la vague lueur de la lampe, garnissait seule la muraille et leur donnait un aspect encore plus sombre. Le bruit des pas de la jeune fille, amorti par un double tapis, n'avait point sans doute été entendu du vieillard, car il resta immobile. Jeanne s'approcha de son lit sans rideaux et pût le contempler avec une douloureuse surprise.

Il était étendu, la tête nue, les yeux fermés et les mains jointes, ses cheveux négligés et sans poudre tombaient épars sur ses joues creuses, et de longues veines bleuâtres traversaient son front pâle, et ses lèvres desséchées laissaient échapper un soufle entrecoupé.

La jeune fille joignit ses mains et se laissa glisser à genoux près du lit. Ce mouvement parut tirer le marquis de sa torpeur. Il rouvrit les yeux, souleva la tête et aperçut Jeanne. Celle-ci saisit une de ses mains qu'elle couvrit de pleurs et de baisers.

—C'est moi mon père, dit-elle ; ne me reconnaissez-vous point ?

Le vieillard la regarda fixement ; puis, dégageant la main qu'elle tenait :

—Interdit ! murmura-t-il. Plus de soleil.... plus de bruit.... plus rien !....

—Mon père ! s'écria Jeanne épouvantée en se redressant.

Il y avait dans ce cri un effroi si tendre et si poignant qu'il pénétra jusqu'au cœur du marquis. Il regarda fixement la jeune fille, et un éclair traversa ses yeux.

—Jeanne, dit-il en étendant les mains....

—Oui, mon père, oui, votre Jeanne bien aimée, reprit la jeune fille en l'entourant de ses bras ; regardez-moi. Oh ! que vous êtes pâle, mon Dieu !

—Ils m'ont interdit, répéta le vieillard.

—Ne le croyez pas, mon père.

—Regarde plutôt, murmura-t-il en promenant les yeux autour de lui.... Ils m'ont tout ôté, jusqu'à la chambre où je vivais depuis dix années.

—Cette chambre, vous y êtes, mon père.

—J'y suis, dis-tu, folle ! Où sont alors ton grand fauteuil, une bibliothèque, les portraits de ma famille, la pendule d'écaïlle que j'aimais à entendre sonner la nuit ?.... Non, non ! ils ont mis cette grande tapisserie pour me tromper ; mais ceci est une tombe, vois-tu. Fais attention en sortant, et tu liras mon nom au-dessus. Ils m'ont descendu au cercueil tout vivant, Jeanne, parce que j'étais interdit.

—Oh, mon père, mon père ! revenez à vous !

—Regarde plutôt, ajouta le marquis, en montrant avec une honte presque féminine ses cheveux défaits et son linge souillé. Ils m'ont refusé jusqu'aux soins de chaque jour ; je ne suis plus pour eux qu'un cadavre.

Et comme si une pensée d'orgueil traversait son affliction !

—Mais il n'importe, continua-t-il d'un ton de triomphe, j'ai refusé de signer, Jeanne. Ah ! ah ! ah ! elle croyait me faire céder comme autrefois, mais pour toi j'aurais résisté à Dieu. Ne crains pas, va, Jeanneton. Qu'elle vienne encore, eût-elle la mort avec elle, je répondrai comme avant : Je refuse ! je refuse ! je refuse !

—Mon père ! s'écria Jeanne éperdue, oh ! mon père, c'est moi qui suis cause de tout ! Si j'avais obéi, vous seriez encore libre et heureux. Mais vous ne pouvez rester ici, mon père ; il faut que vous quittiez ce cachot ; vous en avez le droit. Venez !

—Tais-toi, dit le vieillard, dont la préoccupation n'était déjà plus la même ; tais-toi ! c'est l'heure où il va paraître.

—Qui cela, mon père ?

—Plus bas, plus bas ! Il y a un Dieu même pour les interdits, vois-tu. Ils ont cru m'ôter la vue du soleil ; mais il me visite malgré eux chaque jour.

—Que dites-vous ?

—Regardez de ce côté, sous cette croisée : un rayon s'y glissera bientôt. Il ne brille qu'un instant, mais il revient tous les jours et je compte les heures en l'attendant. Grâce à lui je sais qu'il y a encore un soleil sur la terre. Mais surtout n'en dis rien à ta mère, Jeanne, n'en parle à personne, ils m'ôteraient mon rayon.

—O mon père ! mon père ! dit la jeune fille attendrie, vous souffrez donc bien de votre captivité.

—Si je souffre ! ah ! tu ne sais pas ce que c'est que cette nuit et ce silence éternels, Jeanne. Il y a des instants où je doute de ma vie et où ce lit me paraît un cercueil. Oter ses habitudes à un vieillard, vois-tu, c'est comme si l'on voulait changer son cœur de place. Je me cherche moi-

même au milieu de cette dévastation. Ils m'ont enlevé tout ce que mon œil connaissait, tout ce qui me rappelait quelque chose. En vidant cette chambre, ils ont vidé ma mémoire ; je ne me souviens plus, je ne désire plus, je cherche le monde autour de moi sans le trouver.

—Se peut-il, ô mon Dieu !

—Oh ! si je pouvais sortir, reprit le vieillard d'un ton plaintif ; une heure... une minute !... Jeanne, ne peux-tu me délivrer sans qu'ils le sachent ? Le temps seulement de voir le ciel, d'entendre mes oiseaux ; de sentir un peu d'air dans mes cheveux. Jeanne, faudra-t-il donc mourir au fond de ce sépulcre ?

Il avait les mains jointes et sanglotait comme un enfant. La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras.

—Non, non, mon père ! s'écria-t-elle suffoquée de larmes, on vous rendra la liberté ; vous verrez le jour.

—Quand cela ?

—Sur-le-champ, mon père !

Elle s'était élancée vers la sonnette dont elle tira vivement le cordon. La porte s'ouvrit, et Mme de Solange parut.

—Que mon père soit libre, madame, s'écria la jeune fille en courant vers elle : qu'il soit heureux ; je consens à épouser M. de Lanoy.

XI.

Huit jours après, les cloches de Saint-Louis sonnaient à pleines volées, et une longue file de carrosses assiégeait la porte de l'église. On y célébrait le mariage du comte avec Mme de Solange.

Près de l'autel se tenait le marquis, en habits de fête, regardant la foule parée, respirant l'odeur de l'encens et écoutant le chant des orgues d'un air ravi.

L'union prononcée, au moment où le prêtre se retirait, Jeanne se leva chancelante et comme égarée ; mais ses yeux, en se promenant autour d'elle rencontrèrent le vieillard ; elle s'élança vers lui par un mouvement pour ainsi dire désespéré, et, se jetant dans ses bras :

—Réjouissez-vous, mon père, s'écria-t-elle ; désormais vous serez libre et heureux.

De retour à l'hôtel, les nouveaux époux trouvèrent le notaire qui apportait à signer des quittances et actes additionnels. A cette vue les deux familles se séparèrent, par l'instinct de leurs intérêts opposés ; les politesses réciproques cessèrent pour faire place à une gravité contrainte, et l'on s'assit, comme des ennemis en

présence qui vont discuter les conditions d'un traité.

Maitre Durocher commença à lire les différentes pièces de ce ton endormeur dont sa longue expérience lui avait donné l'habitude. Il savait que peu de patiences pouvaient tenir à la monotonie d'une pareille lecture, et que l'ennui, en rendant les auditeurs moins attentifs, épargnait de dangereux débats. Mais ni la fatigante lecture du débit ni l'obscurité de la rédaction ne purent lasser la marquise : elle fit éclaircir plusieurs passages et exigea le retranchement de quelques articles dont elle parut craindre les conséquences. Le comte consentit à tout avec cette nonchalance impertinente qui semble mépriser les détails. Quant à Jeanne, muette, insensible et une main dans celle de son père, elle avait écouté sans entendre et approuva sans avoir compris.

La lecture venait de finir, et le jeune homme dont M. Durocher s'était fait accompagner recueillait les signatures des deux familles ; le notaire se trouva près de Mme de Solange.

—Vous avez enfin un nouveau clerc, observa celle-ci sans songer à ce qu'elle disait et pour échapper seulement à l'embarras du silence.

—Oui, madame, répondit Durocher ; mais je ne désespère point de retrouver l'ancien.

—Comment ! dit la marquise en tressaillant.

—Le cadavre du jeune homme que les bacheliers ont entendu tomber dans la Seine a été retrouvé.

—Eh bien ?

—Ce n'était pas celui de Jérôme.

Jeanne, qui écoutait palpitante, se leva en poussant un cri.

—Tout le monde a signé, maître Durocher, dit la marquise vivement.

Et pendant que le notaire réunissait les actes, elle saisit la main de Jeanne, et la forçant à se rasseoir :

—Remettez-vous, Mme de Lanoy, dit-elle, votre mari vous regarde !

XII

Le marquis de Solange mourut peu après, et avec lui disparut le dernier intérêt que Jeanne eût conservé dans le monde. La marquise et le comte, qui poursuivaient de concert leurs plans ambitieux, troublaient rarement sa solitude et lui laissaient la liberté de sa douleur. Ainsi abandonnée, la jeune femme chercha dans sa piété des consolations qu'elle eût en vain demandées ailleurs. Cette âme, mortellement atteinte dès son premier élan dans la vie,

se replia sur elle-même et se réfugia dans la foi naïve de l'enfance, comme un oiseau blessé qui regagne son nid pour ne plus le quitter.

Cependant Louis XV était mort, emportant dans son linceul les derniers prestiges et les dernières traditions de la monarchie. Avec son règne finit le crédit du comte de Lanoy, si laborieusement agrandi par les intrigues de Mme de Solange. Vainement elle voulut se rattacher à la nouvelle cour, ses efforts se perdirent dans l'immense agitation qui commençait alors à tout ébranler. Pour elle, comme pour toute la noblesse, il fut bientôt question, non plus de conquérir une plus haute position, mais de conserver celle qu'elle occupait. Le comte, qui avait renoncé aux idées philosophiques dès qu'il avait craint de les voir appliquer, fut un des premiers à invoquer l'appui de l'étranger pour arrêter le mouvement révolutionnaire. Chargé par les princes d'une mission secrète, il partit pour l'Allemagne, laissant Jeanne seule avec la marquise que l'âge et les déceptions avaient enfin vaincue, et dont les facultés affaiblies s'éteignaient chaque jour.

La jeune femme au contraire n'avait reçu aucune atteinte des années, et telle on l'avait vue quitter l'autel après son mariage, belle, dévouée et douloureuse, telle on pouvait la voir encore. L'éternelle jeunesse de son âme semblait avoir passé sur ses traits : on eût dit une fleur cueillie dans sa première fraîcheur et conservée par quelque magique puissance, aussi suave et aussi pure.

Elle revenait un jour du quartier Saint-Marceau, où l'avait appelée une de ces bonnes œuvres qu'elle accomplissait avec toutes les grâces du cœur ; son carrosse allait traverser la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'il fut subitement arrêté par une foule immense qui s'avavançait en poussant des cris de triomphe. Mme de Lanoy se pencha vers la glace et demanda à son cocher ce qu'il y avait.

— C'est le peuple qui vient de prendre la Bastille, madame, répondit le laquais tremblant.

Dans ce moment, une troupe d'ouvriers s'approcha du carrosse, et l'un d'eux ouvrit brusquement la portière. A l'aspect de Jeanne si belle et si triste, il recula involontairement et se découvrit.

— Que voulez-vous ? demanda la comtesse d'une voix douce.

— Pardon, madame, balbutia l'ouvrier, mais un des prisonniers que nous avons délivré vient de s'évanouir.

— Qu'il vienne ! s'écria vivement Jeanne, il y a place ici pour lui.

Ceux qui portaient le mourant s'approchèrent

alors et le déposèrent dans le carrosse. La comtesse avait rejeté l'écharpe de soie dont elle était entourée, et aida elle-même à le placer à ses côtés ; mais dans ce mouvement, le tapis qui enveloppait le prisonnier s'entrouvrit et permit de le voir. Jeanne ne put retenir un gémissement à l'aspect de ce visage qui n'avait conservé rien d'humain.

Le mourant parut l'entendre, car ses paupières se soulevèrent, ses yeux se rouvrirent lentement et restèrent fixés sur Mme de Lanoy.

— Vous souffrez bien ? demanda celle-ci d'une voix que les larmes rendaient tremblante...

Les traits du prisonnier s'animèrent ; il agita ses lèvres, et, faisant un effort :

— Jeanne ! murmura-t-il d'un accent confus.

— Vous savez mon nom ! dit Mme de Lanoy surprise.

— Jeanne ! répéta le prisonnier en étendant les mains vers la comtesse.

— Qui êtes-vous ? s'écria celle-ci éperdue et les regards fixés sur le prisonnier dans une angoisse de doute impossible à exprimer.

— Jérôme ! balbutia le mourant.

Mme de Lanoy poussa un cri horrible et tomba à genoux devant le prisonnier. Celui-ci se redressa sur son séant et laissant aller ses deux bras sur les épaules de la comtesse :

— Jeanne ! reprit-il, je t'ai revue ! Dieu est bon !

A ces mots il retomba en arrière. La comtesse se pencha sur lui, éperdue ; mais, épuisé par de trop longues souffrances, il n'avait pu résister à cette dernière émotion... La joie l'avait tué.

EMILE SOUVRESTE.

LE COLONEL DE SURVILLE.

HISTOIRE DU TEMPS D L'EMPIRE.

1810.

CHAPITRE. I.

LE VOYAGEUR.

Vers la fin de février 1810, par une belle matinée d'hiver, une voiture de voyage entra dans la cour d'un joli hôtel situé rue Chantereine.

Un vieillard âgé d'environ soixante ans, parut sur le perron. Cet homme, grand et maigre, encore vigoureux, était vêtu d'un habit noir à la française, portait des faces poudrées, une queue et une espèce de petite bourse, autrefois appelée crapaud.

Ce personnage, valet de chambre ou plutôt homme de confiance, du colonel Raoul de Blansac, marquis de Surville, s'appelait M. Dauphin.

La famille de Surville, ayant presque entièrement péri pendant la révolution, ce fidèle serviteur s'était retiré, lors de la terreur, au fond de la Touraine, avec le marquis encore tout enfant, et l'y avait élevé jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette époque, le jeune marquis fut recueilli par une parente de sa famille, Mme la maréchale princesse de Montlaur, et resta près d'elle, jusqu'au moment où il rentra comme volontaire dans un régiment de cavalerie.

Depuis, le vieux Dauphin avait constamment suivi son maître dans toutes ses campagnes, conservait un sérieux, un calme imperturbable au milieu des périls, où son affection pour Raoul l'avait souvent engagé.

La portière de la voiture de voyage s'ouvrit; et il en sortit un homme enveloppé de pelisses, la figure à moitié cachée dans un bonnet de martre, et dans une immense cravate.

—Y a-t-il bon feu chez le colonel, vieux Dauphin ? dit sourdement l'homme aux fourrures, en s'avançant rapidement vers le vestibule.

Dauphin fit un mouvement assez brusque pour barrer le passage au voyageur, et lui dit : Je n'ai pas l'honneur de connaître Monsieur.

—Comment ! vous ne reconnaissez pas le meilleur ami de votre maître, Monsieur Dauphin ? s'écria l'inconnu en relevant son bonnet et laissant voir un front assez bas chargé d'une forêt de cheveux noirs, crépus, légèrement grisonnants sur les tempes, deux yeux vert de mer et un nez camard.

—Monsieur Anarchassis Boisseau ! s'écria Dauphin ; ah ! mille pardons Monsieur !

Et il passa rapidement devant le nouveau venu qu'il introduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée, meublé à la grecque, selon le goût de l'époque.

Lorsqu'Anarchassis Boisseau, débarrassé de ses fourrures, se fut installé devant un excellent feu, il apparut en frac vert, en pantalon de tricot gris et en bottes noires à la *Souvaroff* ; sur les boutons dorés de son habit on voyait ces deux lettres N E, *Napoléon Empereur*, qui annonçaient que M. Boisseau appartenait à la diplomatie française ; sa physionomie était ouverte et riante, il paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans.

—Comment ! c'est vous, Monsieur ? répéta Dauphin, M. le marquis... M. le colonel, vous-ais-je dire, vous croyait encore en Espagne.

—Dieu merci, j'en arrive ; et si l'on m'y reprend, à aller en Espagne, que je sois pendu,

comme j'ai manqué de l'être... Ah ça ! Raoul est encore couché ?

—M. le marq... M. le colonel?... Non, Monsieur, il est chez Mgr. le prince de Neufchâtel, qu'il doit précéder à Vienne.

—Comment ! Raoul va à Vienne ?

—Monsieur n'a donc pas vu la voiture de voyage dans la cour ?

—Raoul part bientôt ?

—Ce soir même, Monsieur...

—Au diable ! moi qui venais justement m'établir chez lui... pendant quelques jours...

—Monsieur le marquis sera bien désolé.

—Eh ! comment va-t-il ? Toujours brillant, toujours brave, toujours galant ?

—Ah ! Monsieur Anacharsis, pour brave, il n'y a pas un plus brave que M. le marq... M. le colonel, voulais-je dire.

—Ne vous gênez pas avec moi, Dauphin, dites M. le marquis tant que vous voudrez.

—Vous êtes bien bon, Monsieur, c'est le titre de la famille, et je ne puis m'habituer à ne pas le donner à mon maître ! Cela sonne mieux à mes vieilles oreilles que ce mot : *Colonel*... mais il se fâche quand je l'appelle autrement.

—Ah ! si j'étais marquis... je ne me fâcherais pas, moi, d'être appelé par mon titre... Mais ses blessures ?

La dernière... ce coup de feu à l'épaule que nous avons reçu à Wagram, va tout à fait bien... A ce moment le colonel entra dans le salon.

CHAPITRE II.

LES DEUX AMIS.

—Raoul !

—Anacharsis !

Ces deux exclamations échangées, les deux amis s'embrassèrent cordialement.

Raoul de Surville avait vingt-huit ans environ. Après la bataille de Wagram, il avait quitté son régiment pour revenir auprès de l'Empereur, comme aide-de-camp.

Simple cavalier pendant le consulta nommé officier sur le champ de bataille, il avait été bientôt remarqué par Napoléon qui le prit pour officier d'ordonnance.

Ce premier pas fait, la carrière de M. de Surville fut aussi rapide que brillante ; de grands biens appartenant à sa famille lui furent rendus. On a vu qu'il justifia tant de faveurs par un courage à toute épreuve. En outre souvent chargé de missions délicates, il les remplit avec autant de supériorité que de bonheur. Le colonel de Surville était d'une loyauté chevaleresque, d'un esprit plein de charme et de gaieté ; il chantait avec une grâce parfaite, dessinait à ravir et dansait comme on dansait sous les règnes de Trévis et de

Vestris ; généreux jusqu'à la prodigalité, rempli de goût et d'élégance, il avait, chose rare alors, les manières les plus exquises, précieuses tradition du dernier siècle.

Il devait cet avantage à un séjour de deux ans fait en Touraine pendant sa première jeunesse, chez Mme la maréchale princesse de Montlaur, alliée de sa famille, qui, à l'âge de soixante-dix ans, avait conservé toute la vivacité, toute la fermeté de son rare et excellent esprit.

Tant et de si séduisantes qualités, jointes à une figure enchanteresse, avaient assuré de nombreux et éclatants succès au colonel de Surville.

Un des traits les plus saillants de son caractère était une bonté, une délicatesse adorable ; la plus fervente amitié avait toujours survécu à ses passagères amours ; d'une discrétion profonde, nul ne portait plus loin que lui le respect, la reconnaissance, la religion pour les femmes qu'il avait aimées.

Le colonel était d'une taille moyenne, plein de souplesse et de grâce.

Ses yeux noirs et brillants donnaient à sa noble physionomie une expression remplie d'esprit et de vivacité. Ses cheveux châtain étaient soyeux et bouclés, ses lèvres vermeilles, presque toujours souriantes, laissaient voir des dents d'un émail éblouissant.

Un riche et élégant uniforme d'aide-de-camp de l'Empereur, vert et or, faisait encore valoir ce charmant extérieur.

—Ce bon Anacharsis !

—Ce cher Raoul ! répétèrent les deux amis en s'examinant avec intérêt.

—Qu'est-ce donc que ton vieux Dauphin vient de me conter ?... Vraiment tu pars ?... Et ce soir encore ? sans me donner un jour ? dit Boisseau.

—Malheureusement, il m'est impossible de retarder mon départ d'une heure.. Je viens des Tuileries où j'ai reçu les derniers ordres de l'Empereur ; je dois être à Vienne, le 3 mars au plus tard, car le prince de Neuschâtel y arrivera le 5 ou le 6 ! mon pauvre Anacharsis, si tu savais combien je regrette ce contre-temps ! Comment aussi ne m'as-tu pas écrit un mot ?...

—Que diable veux-tu !.. je te ménageais une surprise.. Tien, j'aurais dû m'en défier, car les surprises ne m'ont jamais réussi.. Te souviens-tu, il y a deux ans, à ton retour d'Italie ? Je te prends au débotter, je te dis : Raoul, il faut que je te mène souper chez Mlle Nanteuil, première cantatrice du Théâtre de l'Impératrice : ça sera une charmante surprise, car elle ne m'attend pas.

—Oui, et je me souviens que ce fut au contraire toi qui fus fort surpris de ce que tu vis chez

elle... Mais je te croyais en Espagne, en mission..

—Eh ! mon Dieu ! dégoûté de la carrière diplomatique, je revenais vivre et m'établir tout à fait à Paris... avec mille projets ; mais voici que tu pars... ton diable de voyage vient tout changer, car j'avais une foule de choses à te demander encore.

—Parles... veux-tu embrasser une autre carrière ? dispose de mon crédit, je t'en supplie.

—Pas du tout : l'ambition m'a passé, l'ambition des affaires, des emplois du moins. Il m'en reste une autre.

—Laquelle ?

—Celle de voir le grand monde, le grandissime monde... Je voudrais me lancer... Marquis de l'ancien régime, colonel de l'empire, tu connais les deux aristocraties, celle d'autrefois et celle de nos jours. J'espérais donc que, grâce à toi, je pourrais me faufiler dans ces sociétés si brillantes, si recherchées.

—Sans doute, sans doute, reprit Raoul, qui semblait réfléchir depuis quelques moments. Je puis t'ouvrir la porte de ces deux mondes... en te présentant avant mon départ chez une femme de mes amies, de mes parentes, qui tient à l'empire par son mari, et à l'ancien régime par sa naissance. Une fois reçu chez elle et recommandé par moi... comme le meilleur, comme le plus ancien de mes amis, peu à peu le cercle de tes connaissances s'agrandira, et tu verras bientôt la société que tu veux connaître... Mais, dis-moi... N'est-tu pas antiquaire, ou quelque chose d'approchant ?

—Voilà comme je fus antiquaire : Il y a trois ans, me trouvant à Naples, je m'intéressai particulièrement à la *prima dona* du théâtre de San Carlo... ! J'ai toujours eu du goût pour le théâtre... Un certain lord Williams Clark trouva plaisant de m'enlever ma Diva... Bien !... Huit jours après, j'apprends que mon dit lord convoitait une riche collection de médailles et de camées, je donne un tiers au dessus de la valeur, et, à mon tour, je lui souffle ses médailles !

—Jusqu'à présent, mon pauvre ami, vos enlèvements mutuels me semblent tout uniment des débarras...

—Tu as peut-être raison, car une fois possesseur de ces diables de médailles, je n'en savais que faire. Aussi, par désœuvrement, je me suis cru obligé de feuilleter Winkelmann.

—A merveille ! à merveille !... Tu me connais, Anacharsis... Tu sais si j'attache la moindre vanité à la naissance ?

—Ah ! mon cher Raoul... à qui dis-tu cela ?

—Eh bien ! tu veux aller dans un certain

monde; si l'on ne s'y présente pas comme gentilhomme ou comme soldat, on y est, sinon mal vu, du moins sans signification. . . En t'y présentant, au contraire, comme antiquaire, comme savant, ça te classe tout de suite. Tu n'as plus prétentions aux succès de cœur.

—Aucune. . . aucune. . . Je ne prétends jamais qu'au cœur de quelque Diva. . . française ou étrangère, et j'ai tout ce qu'il faut pour appuyer ces prétentions là. . .

—De mieux en mieux, tu es antiquaire. Tu te donnes quarante ans; tu étales tes précoces cheveux gris, tu entres immédiatement dans la catégorie des oncles, des chaperons, des tuteurs, des confidentes et même des complaisants de charmantes femmes, ce qui n'est pas un rôle à dédaigner.

—A dédaigner, je le crois bien! dis donc que c'est un rôle à ambitionner au contraire! On se rend nécessaire, et quand on a le bon esprit de ne valoir rien autre chose que d'être agréable aux autres, on s'assure une fort bonne position.

—Je te vois dans les meilleurs principes, maintenant, je te garantis le plus grand succès. . .

—Dis moi Raoul, je vais avoir l'air de te dire une bêtise énorme, mais j' me semble que pour ce monde là, j'ai un nom bien vulgaire? Heu! . . . Boisseau! . . . J'avais eu l'idée, pour donner à mon nom un air étranger, d'y ajouter un double w et d'en faire Boisseau. . . Mais ça se prononçait la même chose. . . D'un autre côté, me faire nommer de Boisseau ou Saint-Boisseau, ça ne signifiait pas grand chose non plus, j'y ai renoncé et pourtant cela m'inquiète. . .

—Mais tu es fou! . . . archi fou! n'est-tu pas antiquaire? n'est-tu pas savant? Est-ce que Monge, Chaptal, Denon, Berthollet. . .? Oui des noms aristocratiques? N'as-tu pas cinquante mille écus de rentes? . . . Avec cela. . . te dis-je, avec ton caractère prévenant et obligeant, la position est bonne, crois moi, tranquillise toi. . .

—Mais quelle est donc cette femme de tes amies ou de tes parentes qui doit m'ouvrir les battants de ces grands deux mondes?

—Madame la duchesse de Bracciano. . .

—La jeune duchesse de Bracciano. . . qu'on dit si ravissamment belle. . . Ah scélérat! . . . archi-scélérat! . . .

—Tu te trompes mon pauvre Anarcharsis. . .

—Ta, ta, ta, je me trompe! on sait ta discrétion, mais on sait aussi tes étourdissants succès. . . Crois-tu donc qu'on soit si fort relégué dans la banque et dans la bourgeoisie, qu'on n'ait pas entendu dire que le colonel de Surville était la coqueluche des plus jolies femmes de la cour?

Je te le répète, mon cher Anarcharsis, tu le

trompes. . . tu verras par toi-même la fausseté de tes soupçons. . . . Bien plus, un certain service que j'aurai peut-être à te demander; te prouvera mieux encore que je ne puis avoir aucune prétention sur le cœur de ma cousine.

—Un service! je suis à toi.

—Je ne puis encore m'expliquer. . . Je dois voir ce matin Mme de Bracciano. . . En allant lui faire mes adieux, je lui parlerai de ta présentation; si elle l'accueille, comme je l'espère. . . alors, mon ami, je te dirai tout.

—Et le duc de Bracciano, quel homme est-ce?

—Ancien conventionnel, il s'appelait Jérôme Morisson pendant la révolution; c'est un homme de haute capacité, l'Empereur l'a employé dans de grands emplois civils. Dernièrement, il l'a nommé duc et lui a fait épouser ma cousine, Mlle Jeanne de Souvry, fille du vicomte de Souvry et nièce de la maréchale princesse de Montlaur.

—Par mariage de convention, alors, à moins que le duc ne soit un homme aimable.

C'est tout un roman d'héroïsme et de dévouement que cette union de la part de ma cousine, bien entendu. Quant au duc, c'est homme de cinquante ans, sombre, taciturne, d'un esprit ironique et morose, mais d'une rare intelligence et d'une fermeté qui approche quelquefois de la dureté; il s'est montré impitoyable dans le gouvernement de plusieurs provinces étrangères; par cette froide énergie, il a rendu beaucoup de services. L'Empereur fait grand cas du duc de Bracciano, quoiqu'il ne ressente pour lui aucune sympathie. . . Il l'emploie comme un excellent instrument, et disait un jour, en parlant de lui, dans son langage pittoresque: “. . . J'aime Bracciano, comme on aime une bonne barre de fer qui ferme bien une porte, ou qui soutient bien un toit.”

—Grand homme! comme il vous peint cela d'un trait, dit Anarcharsis. Ah ça! et tu ne veux pas que j'appelle scélérat, quand tu es le parent, l'ami intime d'une jeune et charmante duchesse qui a pour mari une si vilaine barre de fer?

—Non, te dis-je. . . ce soir, peut-être, tu sauras comment je ne suis que l'ami. . . mais l'ami le plus dévoué. . . le plus vrai de Mme de Bracciano, car elle ne m'a jamais aimé, elle ne m'aime pas et ne m'aimera jamais autrement!

—Et elle, est-elle aussi spirituelle?

—Il est impossible d'avoir un esprit charmant, plus naturel, une éducation plus cultivée, plus de talents, plus de savoir même, et moins de prétention à une supériorité qui lui est acquise à tant de titres! Mais tu dois avoir besoin de

repos, Dauphin veillera à ce que rien ne te manque. Je verrai tantôt Mme de Bracciano ; en revenant, je te dirai le résultat de mon entretien avec elle, et peut-être, je le répète, aurai-je à mettre ta discrétion et ton amitié à l'épreuve.

Vers les deux heures, le colonel se rendit à l'hôtel de Bracciano, situé rue du Faubourg-Saint-Honoré.

CHAPITRE III.

CONFIDENCES.

Mme de Bracciano attendait M. de Surville dans un très-élégant boudoir blanc et or (il y avait alors des boudoirs) rempli de fleurs et meublé avec toute la lourde somptuosité de l'époque.

Jeanne de Souvry, duchesse de Bracciano, avait vingt ans environ. Elle n'était pas d'une beauté régulière, mais de grands yeux bruns frangés de longs cils noirs, une pâleur rosée, une bouche gracieuse qu'effleurait presque toujours un sourire doux et mélancolique, de beaux cheveux châtain négligemment noués à la Pamela, lui donnaient un charme inexprimable.

Elle semblait rêveuse et triste.

Un exemplaire de Werther en allemand était à demi-ouvert auprès d'elle : ses deux mains croisées sur ses genoux, elle agitait machinalement du bout de son joli pied les crépines massives d'un fauteuil de bois doré.

Un valet de chambre annonça M. de Surville.

Jeanne et Raoul restèrent seuls.

— Quel bon départ ! dit Mme de Bracciano à M. de Surville, en le regardant avec intérêt ; vous allez à Vienne ?

— Oui, ma chère cousine... je suis désolé de partir... et pour plus d'une raison.

Après un assez long silence, Raoul reprit d'un air ému :

— Je voudrais vous parler avec une entière franchise... J'ai quelque chose de grave à vous dire, je suis votre ami, votre parent, et pourtant je crains que mes paroles ne vous blessent ; ne croyant pas mon départ si soudain, voulant prendre quelques renseignements encore avant de vous faire part de mes soupçons... j'avais jusqu'ici retardé cet entretien.

— De quels soupçons ? dit Mme de Bracciano étonnée.

— Écoutez-moi, — dit Raoul d'un ton de cordialité affectueuse : — Vous savez, n'est-ce pas, combien je vous ai aimée ?... Malheureusement vous aviez de moi une si mauvaise opinion, que mes soins ont été repoussés.

— Une mauvaise opinion de vous ! Non, Raoul, non ; seulement j'avais entendu parler de votre légèreté, de votre inconstance, quoique vous n'ayez jamais eu, dit on, et je le crois sur-

amment, à vous reprocher envers une femme, aucun mauvais procédé, aucune perfidie.

— Si mon inconstance était mon seul défaut, pourquoi n'avez-vous pas essayé de me rendre fidèle ? Cela vous était si facile !

— Oh ! c'était une trop grande tâche à entreprendre, mon cher cousin ; vous étiez et vous êtes beaucoup trop à la mode, beaucoup trop recherché, et, si cela se peut dire... beaucoup trop heureux.

Mme de Bracciano avait prononcé ces mots avec un accent singulier ; Raoul la regarda fixement ; elle baissa les yeux, et reprit après quelques moments de silence : — Et puis vous avez sur l'amour des idées qui ne seront jamais les miennes ; vous ne voyez qu'une distraction charmante, qu'un plaisir éphémère, où je verrais, il me semble, le destin de toute ma vie ; aussi je n'ai jamais fait la coquette avec vous ; je vous ai dit : Soyons bons amis, et ne parlons plus d'un sentiment qui ne peut exister entre nous. Vous m'avez comprise, Raoul ; vous êtes toujours resté mon ami, et je le sais, le meilleur de mes amis, ajouta Mme de Bracciano, en tendant sa main au colonel.

Celui-ci la baisa avec une respectueuse tendresse, et dit, après quelques momens d'un silence presque embarrassé :

— Je pars ce soir, et pour bien long-temps peut-être. Promettez-moi qu'en faveur de cette sincère, de cette vive amitié à laquelle vous croyez-vous m'entendrez sans mal interpréter mes paroles. Ce que j'ai à vous dire est tellement étrange, que je n'en aurais pas le courage si votre bonheur, si votre avenir, peut-être ne me semblaient pas menacés.

— Expliquez-vous, Raoul ? Vous m'effrayez presque...

— Écoutez moi donc... et encore, une fois. Si ce que je vous dis vous blesse, si je vous semble céder à des sentiments indignes de moi... rappelez-vous que je suis un honnête homme, et incapable d'une action méchante ou honteuse...

— Mais, en vérité, Raoul, je ne sais que penser. Qu'avez-vous à m'apprendre ? Pourquoi cet air grave ? surtout ces doutes ? Ne sais-je pas, mon Dieu, qui vous êtes ? qu'il n'y a pas au monde un caractère plus noble plus généreux que le vôtre ?

— Allons... vous me donnez du courage, — dit Raoul, et il reprit : —

Mariée à seize ans... par un dévouement sublime...

— Raoul ! — dit Jeanne avec un accent de reproche.

—Oh ! je suis impitoyable, quand je parle de vos adorables qualités... N'éprouviez-vous par la plus vive répugnance pour le mariage que l'Empereur voulait vous faire faire ? Et quand malgré le noble silence de votre famille, par une frivole indiscretion, vous avez appris... qu'en faveur de votre union avec le duc de Bracciano, les grands biens de votre tante lui seraient rendus, et que deux de vos vieux parents exilés seraient rappelés... ne vous êtes-vous pas généreusement sacrifiée...

—Raoul... Raoul... Je vous en prie, pas un mot de plus...

—Et pourtant... j'aurais encore tant de choses à dire... mais vous le voulez... je me tais... A votre entrée dans le monde, jeune, charmante, spirituelle, vivant presque toujours séparée d'un mari, qui avait deux fois votre âge et que ses importantes fonctions absorbaient entièrement, vous avez été entourée d'hommages ; ces hommages ont été vains... Elevée par votre tante. Mme la princesse de Montlaur, vous aviez tous les charmes de la vertu, sans en avoir le pédantisme, je vous avais vue toute enfant, pendant un séjour de deux ans que je fis, presque enfant moi-même, chez votre tante. A mon premier retour de l'armée, lorsque je vous revis, belle, et grande dame... parée de tant de séductions, je divins amoureux de vous, amoureux comme un insensé... mon aveu ne vous toucha pas... rien de plus simple... ni moi, ni personne, ne réunissait les qualités qui pouvaient vous plaire. Vous rêviez déjà sans doute d'idéalité qui devait un jour combler vos vœux les plus chers et les plus secrets...

—En vérité... je ne sais... dit Mme de Bracciano, en rougissant...

—Permettez-moi de continuer, dit Raoul, je ne cessai pas de vous voir, vous m'intéressiez si vivement que, presque malgré moi, je me mis à vous étudier en silence, je vous aimais tant, mais d'un sentiment si désintéressé, que je sacrifiai des amours peut-être sérieuses, à cette observation pour moi si attachante ;... bientôt à certaines bizarreries... à certain changement dans vos habitudes, je dirai presque dans votre maintien... je soupçonnai... je fus certain que vous aimiez...

—Raoul ! dit sévèrement Mme de Bracciano...

—Jeanne, reprit le colonel avec un accent rempli d'émotion, tandis que ses beaux traits exprimaient la plus vive sollicitude.—Jeanne, je vous le jure sur l'honneur, si je cherchai à pénétrer votre secret, ce ne fut pas par une curiosité jalouse ou vulgaire, ce fut par un intérêt loyal... fraternel... ce fut peut-être par le pre-

sentiment... qu'un jour cette surveillance cachée ne serait pas stérile pour votre bonheur....

—Mais enfin me direz-vous ?...

—Quelques moments encore... et vous saurez tout—reprit le colonel. Dans le monde où je vous rencontrais presque chaque soir, en vain j'interrogeai vos regards, je ne découvris rien. D'ailleurs, l'attitude nonchalante, enluyée, la révérie presque continuelle que vous portiez au milieu de ce brillant tumulte, et dont rien ne pouvait vous distraire, tout me disait que la personne qui vous occupait, n'était pas de notre société habituelle. Souvent vous vous plaigniez à moi... de n'avoir pas d'occupations qui vous attachassent ; le dessin, la musique ne vous plaisaient plus ; vous voulûtes chercher quelques distractions dans l'étude des langues étrangères, vous nous mîtes à apprendre l'allemand... Choisir l'étude de l'allemand... pour se désennuyer—ajouta le colonel en souriant malgré lui—me parut peu naturel ; pourtant je n'attachai pas d'abord une grande signification à cette fantaisie... Ce qui me frappa davantage, ce fut de vous entendre, vous, jusqu'alors élevée dans les principes de votre tante, toute monarchique et toute catholique, embrasser des théories presque républicaines... D'abord, cela me parut un jeu d'esprit propre à faire briller votre imagination, un paradoxe bizarre, amusant à soutenir, pour une femme de votre naissance ; mais bientôt je vous entendis défendre ces thèses étranges, avec tant d'opiniâtreté, quelquefois même, permettez-moi de vous le dire, avec tant d'aigreur, que je fus convaincu que ce n'était pas vos idées, mais celles d'un autre... que vous soutenez si ardemment.

—Votre sagacité est vraiment merveilleuse, mon cher cousin, dit Mme de Bracciano, en rougissant et sans pouvoir cacher un léger dépit.

—Comment donc, avec des renseignements si positifs, n'avez-vous pas découvert le nom de ce fortuné rival ?

—Je n'ai pas de rival... Jeanne... —dit tristement Raoul, en attachant sur Jeanne un regard rempli du plus affectueux intérêt.—Depuis longtemps j'ai renoncé à toute prétention sur votre cœur... si Herman Forster était mon rival, il y aurait de ma part peu de générosité peut-être, à vous dire les choses facheuses que je dois vous dire sur cet homme...

En entendant prononcer le nom d'Herman Forster, les joues de Mme de Bracciano devinrent pourpres, elle resta un moment stupéfaite ; puis, cédant malgré elle à un sentiment de colère, de voir son secret surpris, et d'entendre parler ainsi de l'homme qu'elle aimait, elle s'écria, l'œil brillant d'indignation :

—Voilà bien les hommes ! la jalousie, l'envie

ténaturent les caractères les plus généreux !! Si l'on dédaigne leurs hommages... ils vous épient bassement... pour surprendre une confiance, ou pour bâtir je ne sais quel roman ridicule, à l'aide des rapprochements les plus insignifiants... Allez... vous êtes la dernière personne que j'aurais cru capable d'une telle lâcheté ! Vous... vous ! oublier assez ce que vous êtes, pour calomnier un malheureux enfant... proscrit... abandonné...

—Pourrai-je douter maintenant de votre amour en vous entendant défendre si vivement cet étranger ?

—Eh ! pourquoi ne le défendrais-je pas ? vous l'attaquez bien ! Après tout pourquoi dont rougirai-je d'un sentiment aussi pur qu'il est profond et dévoué ? De quel droit venez-vous épier ma conduite, pénétrer mes secrets ? Comment encore une fois, vous que je croyais noble et loyal, osez-vous jouer un tel rôle ?

—Le seul rôle que je tiens à jouer auprès de vous, Jeanne, dit le colonel, d'une voix émue et touchante, est celui de votre ami ; il m'impose des devoirs. Maintenant la glace est brisée, je continuerai jusqu'au bout, j'ai la conscience de ce que je suis, de ce que je fais. Peu m'importent votre haine, vos mépris à cette heure... Vous serez plus juste un jour ; mais aujourd'hui vous m'entendez... Herman Forster est employé comme secrétaire par votre mari ; compromis malgré sa grande jeunesse dans une des sociétés secrètes d'Allemagne, il s'est réfugié en France... Le hasard l'a fait accueillir chez-vous... Noble et généreuse à l'excès, son infortune peut-être noblement soufferte devait éveiller toutes vos sympathies... Cet étranger est beau, son air est candide, ses paroles expriment les sentiments les plus purs... et pourtant je ne sais quel secret pressentiment... me dit que cet homme est dangereux... qu'il vous sera fatal...

—Un secret pressentiment, s'écria Mme de Bracciano avec une amère ironie ! et c'est sans autre preuve qu'un vague soupçon, que vous, dans la position la plus brillante qu'un homme de votre âge puisse rêver... vous venez calomnier un orphelin... qui n'a d'autres ressources que celles qu'il trouve ici ? C'est sur des riens que vous basez une accusation aussi odieuse ?

—Eh ! ce sont aussi des riens, de vagues soupçons qui m'ont découvert votre amour. Me suis-je trompé ? Je vous dis que cet homme a dans le regard quelque chose de morne, de glacé que je ne puis définir... Sombre et taciturne... il n'a ni l'entraînement, ni la gaieté de son âge

—Etranger, proscrit, seul au monde... il faut qu'il soit joyeux, n'est-ce pas ?

—Eh ! vive Dieu... vous l'aimez ! Et lorsqu'à dix-huit ans l'amour d'une femme comme

vous ne fait pas oublier tous les chagrins... c'est qu'on a autre chose que cet amour dans l'âme...

—Et qui vous dit, Monsieur. qu'il sait l'intérêt qu'il m'inspire ?

—Ce ne serait pas modestie ; ce serait de l'ingratitude à lui de ne s'en être pas aperçu... Mais non, il le sait, et cette dissimulation même m'effraie, je vous le répète, Jeanne. Il est des impressions qu'on ne peut expliquer et dont pourtant la réaction est toute puissante. Eh bien ! oui, l'influence de cet homme, influence dont vous ne vous rendez peut-être pas compte, m'épouvante pour vous... Je sais combien votre esprit est ardent et généreux. Vous m'avez dit cent fois, et je vous crois, que si vous aimiez vous n'hésiteriez pas un moment à sacrifier votre position, fût-elle mille fois plus élevée encore. Vous connaissant ainsi, je tremble pour vous, parce que l'homme que vous aimez n'est pas digne des immenses sacrifices que vous serez capable de lui faire... Ne me regardez pas avec colère, Jeanne... Je n'ai aucun intérêt à vous parler ainsi... Je pars ce soir pour bien longtemps... pour toujours peut-être ; car la guerre peut recommencer et la vie du soldat a ses hasards... Me croyez-vous assez misérable pour me tirer ou pour trouver une odieuse jouissance à vous laisser un soupçon au cœur ? Vous le savez, Jeanne, je le dis sans orgueil, mais avec conviction, je suis avant tout homme d'honneur, vous n'en avez jamais douté... Eh bien ! sur l'honneur, je vous jure qu'il n'y a en moi ni envie, ni jalousie, ni dépit, l'influence seule que cet homme a sur vous me fait trembler pour votre avenir... Je ne puis vous dire autre chose, et il faut que ce sentiment soit bien puissant, pour m'avoir fait surmonter toutes mes répugnances à vous parler ainsi...

—Mais c'est à devenir folle !... Qu'avez-vous à lui reprocher ? qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ? Des doutes aussi persistants que les vôtres ont une cause au moins !... un rien les a fait naître... je le veux, mais enfin ce rien existe... Tel imperceptible que soit le point de départ de vos effrayants soupçons, où est-il ?

—Que vous dirai-je... ce sont de ces nuances qui échappent souvent à l'analyse et qui laissent pourtant une impression ineffaçable. Tenez... par exemple, il y a peu de jours, nous étions ici dans ce boudoir, vous, Herman et moi. Vous étiez rêveuse, triste ; vous veniez de me donner une lettre que vous aviez reçue d'un de nos amis d'Espagne, je la lisais... lorsque par hasard je jetai les yeux sur Herman. De ma vie, je n'oublierai le regard fixe qu'il attachait sur vous, le sourire sardonique, presque cruel, qui donna tout-à-coup à sa figure un caractère d'indéfinissable méchanceté... Je fus si frappé, que je ne pus

retenir un mouvement. Herman Forster tourna vivement la tête vers moi ; voyant que je l'examinais, il fronça les sourcils et rougit comme s'il eût été impatient de se voir deviné. Sans doute, cette scène semble insignifiante ; pourtant elle m'a laissé sous le coup d'une sorte de terreur.

Après quelques moments de silence, Mme de Bracciano dit au colonel avec douceur :

—Écoutez-moi, Raoui, vous êtes le meilleur, le plus noble des hommes ; pardonnez-moi le mouvement de dépit involontaire que j'ai ressenti ; je vous crois incapable de calomnier qui que ce soit, mais je me crois aussi entraînée par trop d'affinité, par trop de sympathie, vers ce qui est grand et généreux, pour m'intéresser à un cœur perfide et méchant.... Les sentiments vulgaires sont si loin de votre cœur.... que vous ne pouvez les comprendre et même vous les avouer, lorsqu'ils vous surprennent à votre insu. Ce que vous croyez un pressentiment de votre intérêt pour moi.... n'est peut-être qu'un mouvement involontaire de jalousie contre un homme que vous enviez sans doute, quoique son bonheur soit bien triste. Croyez-moi.... votre amitié s'inquiète et s'alarme à tort : je vous le jure, je ne connais pas une âme plus pure, un caractère plus élevé que celui de ce pauvre étranger... Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mais, quoiqu'il arrive, quelque chose me dit que ma confiance en lui ne sera jamais trompée....

M. de Surville allait répondre à Mme de Bracciano, lorsque la princesse de Montlaur entra.

CHAPITRE IV.

LES ADIEUX.

Quoique la maréchale-princesse de Montlaur eût soixante-dix ans passés, sa taille élevée paraissait encore parfaitement droite et dégagée. On ne pouvait avoir un plus grand air ; cette extrême dignité était tempérée par une expression de bonté charmante, de spirituelle ironie ou de cette douce gaité, si rare chez les vieillards.

La princesse de Montlaur portait une simple et longue robe de satin gris, un mantelet, des mitaines et un bonnet de dentelles noires à l'ancienne mode. Ses cheveux blancs étaient crépés et légèrement poudrés.

—Bonjour, mon enfant, dit-elle à Mme de Bracciano en l'embrassant sur le front ; puis tendant sa main blanche et maigre au colonel qui la baisa respectueusement, elle lui dit : Eh bien ! Raoui.... quand partez-vous ?

—Mais ce soir, Madame ; je venais prendre vos ordres pour Vienne.

—Ce soir ?... déjà ? Votre Empereur est sans pitié !

—Hélas ! Madamé, dit Raou. en souriant, j'en ai malheureusement pas le temps de recommencer notre interminable querelle et de défendre mon Empereur contre vous.

—Mais je vous prie bien de croire que je ne l'attaque pas du tout.... Je le juge.... c'est bien assez, il trouverait même que c'est trop, j'en suis sûre.

—Oh ! quant à cela, il aime aussi peu la critique que s'il était roi légitime....

—Pouvez-vous parler ainsi, vous Raoul ! un des nôtres !... comment vous êtes-vous laissé éblouir, ensorceler ainsi ?

—Mais- vous-même, ma tante, dit Mme de Bracciano, qui s'était remise de son émotion, et affectait de sourire.... je vous ai vue aussi ensorcelée à votre retour des Tuileries après votre entrevue avec l'Empereur....

—Vous, Madame ? dit Raoul étonné, je ne savais pas....

—Hélas ! on cache ses péchés le plus qu'on peut ; j'aime mieux vous conter cette belle équipée, car Jeanne, avec son charme de fée, finirait par vous persuader et à moi aussi, que je suis bonapartiste ; voici comme cela s'est passé : Un matin, quelques jours avant le mariage de ma nièce, mon valet de chambre m'annonce un Monsieur.... je ne sais plus qui, aide-de-camp de l'Empereur ; je vois entrer un très-beau jeune homme, qui, dans les meilleurs termes du monde, me vient prier, de la part de *Sa Majesté l'Empereur et Roi*, s'il vous plaît, de vouloir bien me rendre le lendemain à midi aux Tuileries. Cet ordre, déguisé en prière, me parut assez peu rassurant ; je ne m'étais jamais gênée pour dire ma pensée sur ce régime-ci, et je songeais, à part moi, à l'exil de cette spirituelle et charmante duchesse de Chevréuse.... Enfin, je répondis à cet aide-de-camp que je me rendrais aux ordres qu'il me transmettait. Le lendemain, je fis une prière à ma patronne, je pris mon grand courage, je m'enveloppai bien dans mon coqueluchon, et j'arrivai aux Tuileries.... Ah ! mon cœur se serra douloureusement en montant cet escalier où, pour la dernière fois, je vis cette belle et adorable reine.... Enfin,—ajouta la princesse, en surmontant son émotion,—j'entraî dans la galerie de Diane, je ne sais pas comment ils l'appellent maintenant ; j'étais attendue, car depuis les huissiers jusqu'aux gentilshommes de service....

—Jusqu'aux chambellans, madame la maréchale, dit en souriant le colonel.

—La princesse menaça Raoul du doigt, et reprit : Les chambellans de service furent pour moi de la plus respectueuse prévenance. On

m'annonça, ce qui me parut d'une étiquette un peu sauvage, et je me trouvai face à face avec l'*Homme du Destin*. Un moment, j'eus peur, mais mon vieux sang gaulois me monta au cœur, je fis bonne contenance, et, comme dit certaine nièce moqueuse, je pris mon air de princesse, et je montai sur mon grand cheval d'Espagne et du Saint-Empire. Après m'avoir un instant examinée d'un œil perçant, Bonaparte me dit :— J'ai voulu vous voir, madame la maréchale.

Je fis une demi-révérence, et je répondis très-sèchement, d'un ton de victime révoltée :

—J'ai dû obéir aux ordres de l'empereur.—Il reprit :

—Votre mari était un excellent général... il a beaucoup fait pour l'armée, dans son temps ; et puis il a été fidèle à son roi... cela est beau... tous tous les régimes, madame la maréchale.

Ces mots éveillèrent en moi un souvenir bien cruel... Les larmes sont rares chez les vieillards, pourtant je pleurai ; alors, Bonaparte, avec une expression de sollicitude exquise, avec une vénération toute filiale, me prit la main, et la baisa respectueusement, en me disant avec une douceur inexprimable :

—Pardon, ma bonne mère ; je ne voulais pas vous attrister.—Pauvre soldat ! Il y avait dans ses traits, dans son accent, quelque chose de si bon, de si pénétré, que, je l'avoue, malgré la bizarre familiarité de cette expression : Ma bonne mère ! je fus tout émue, plus émue cent fois que lorsqu'à la fin de notre entretien il m'annonça qu'il me rendait nos bois de l'Anjou et du Maine en considération de la noblesse de mon caractère et du mérite de mon mari.

—Et du mariage de Jeanne avec le duc de Bracciano, quoique vous ne fussiez pas instruite de cette circonstance, ajouta mentalement Raoul.

—Eh bien ! ma tante, pourquoi vous étonner de ce que Raoul ait été ensorcelé comme vous ?

—Mais qu'est-ce que cela prouve ? Que j'ai eu une surprise de sensibilité, voilà tout : et j'en suis d'autant plus désolée, que maintenant je ne puis dire tout le mal que je pense de son Empereur (et elle montrait Raoul), il m'a comblée, je dois me taire malgré moi... Et puis il faut bien me résigner à admirer les victoires qui étonnent l'Europe entière....

Quand je vous disais, ma tante, que vous étiez très-bonapartiste.

—Je ne suis pas bonapartiste du tout, Mme la duchesse ; je suis reconnaissante, et il n'y a malheureusement pas beaucoup de gens de cette opinion-là. Mais dites-moi, Raoul, avant de nous quitter, sermonez donc bien Jeanne. Ah ! ah ! elle qui parle, je pourrais la traiter de répu-

blicaine, et Dieu sait qu'elle n'a pas d'excuses à invoquer en faveur de cette abominable opinion.

—Peut-être, dit tout bas, le colonel, en pensant à Herman.

—Moi, ma tante ! quelle folie....

—Triste folie, mon enfant, d'ailleurs j'ai toujours jugé des avocats par les causes qu'ils défendaient et des partis par les hommes qui les embrassaient... Aussi, tenez, sans aller plus loin... Comment pouvez-vous être d'une opinion qui est celle de ce petit Allemand, qui est domestique de votre mari....

—Ma tante, M. Herman Forster n'est pas un domestique....

—Ne reçoit-il pas des gages de M. de Bracciano ?

—Ma tante... quelles expressions, des gages... des gages !....

—Comment voulez-vous donc que je dise ?... Nous appellions toujours domestiques, et cela sans aucune intention blessante, je vous l'assure, nos gens d'intérieur, comme secrétaires, intendants, écuyers... Mon frère a eu pour domestique un intendant à 1,500 livres par an, l'avocat Duressnel, qui est aujourd'hui quelque chose, comme sénateur ou fournisseur, et comte, je crois, par dessus le marché. Je ne vois donc pas en quoi cet Allemand serait humilié de recevoir des gages de M. de Bracciano. Mais il ne s'agit pas de gages, mais de lui... Eh bien ! mon enfant, rien qu'en voyant un tel représentant de l'opinion que vous vous amusez à défendre, ne devriez-vous pas renoncer à un jeu d'esprit qui peut vous commettre avec de pareilles gens ?

Le colonel ne disait pas un mot pendant cette scène : il se contentait de jeter un regard expressif sur Mme de Bracciano. Celle-ci, impatientée des observations de la maréchale, lui répondit avec assez de vivacité :

—En vérité, Madame, vous êtes aujourd'hui bien cruelle.... Que vous a donc fait ce pauvre M. Herman ? Il est déjà si malheureux ! Pourquoi l'accabler encore ?

—Je ne vous comprends pas, Jeanne, dit Mme de Montlaur avec une expression d'étonnement et de sévérité.—Il ne peut y avoir rien de commun entre cet homme et moi. Je n'ai jamais manqué de pitié pour les malheureux, mais je trouverai toujours souverainement déplacé qu'un étranger oublie assez ce qu'il doit à ceux qui l'accueillent avec bonté, pour exalter devant eux une révolution qui leur a coûté un père, un aïeul et tant de parents et d'amis....

—Ma tante... vos reproches m'atteignent aussi....

—Non, mon enfant, pourquoi vous atteindraient-ils ? Bonne et généreuse à l'excès, vous vous intéressez aveuglement au malheur... Rien de mieux... Votre imagination romanesque et rêveuse se berce d'idées qui ont, si vous le voulez, quelque semblant de grandeur ; il n'y a pas très-grand mal à cela... Vos défauts ne sont que l'exagération naturelle de vos belles qualités... Ne parlons plus d'ailleurs de ces mi-sères ; je trouve cet Allemand le plus ridicule du monde, avec ses airs d'apôtre et sa chevelure à l'enfant ; malgré son air doucereux et sa jolie figure, il m'a tout l'air d'un drôle fort madré... Et puis, avez-vous remarqué ces mains ?... des ongles pâles et livides... C'est une sottise, si vous voulez, mais je me défie toujours des gens qui ont des mains pareilles...

—Ma tante, quelle folie !...

—Folie, tant que vous voudrez, mais cela est. D'ailleurs qu'il ne soit plus question de cet étranger... Seulement, ma chère, ne laissez pas vos clés à votre secrétaire quand ce mélancolique petit Monsieur vient travailler avec votre mari.

—Oh ! Madame, quels odieux soupçons ! s'écria la duchesse indignée.

La maréchale, sans s'apercevoir de l'émotion de sa nièce, se tourna du côté du colonel et lui dit :

—Voilà comme elle est toujours, à l'entendre le mal est impossible... J'ai pourtant de bonnes raisons pour dire ce que je dis... L'autre jour elle était aux Tuileries avec son mari... ; je vais, par hasard, dans la bibliothèque pour prendre un livre ; en passant près de l'escalier, qui est-ce que je vois ? Cet Allemand, qui rôdait près de la porte de la chambre de Jeanne... au lieu de s'occuper du travail que M. de Bracciano lui avait donné à faire pendant son absence... Je vous dis, moi, ajouta Mme de Montlaur, en se retournant vers sa nièce, que vous avez chez vous pour plus de deux cent mille écus de diamants, et un jour ou l'autre vous serez dévalisée, si vous n'y faites pas attention !

Mme de Bracciano, pâle, agitée, allait éclater, lorsque le colonel lui dit à voix basse : silence ! vous vous perdriez.

A ce moment, M. de Bracciano entra chez sa femme, qui contint à peine son émotion pendant que la maréchale aspirait longuement une prise de tabac d'Espagne.

CHAPITR V.

M. LE DUC DE BRACCIANO.

Les ennemis de M. de Bracciano disaient qu'il ressemblait à une fouine qui aurait eu la jaunisse. Ses traits fins et rusés, ses petits yeux perçans, qui regardaient toujours par dessus ou par des

sous ses bésicles d'or, son teint bilieux, rendaient cette comparaison assez raisonnable.

Cette apparence chétive était loin d'annoncer la volonté de fer, la froide et impitoyable énergie de cet homme, un des plus puissants leviers qu'eût employés l'Empereur.

Pour ajouter à ce contraste, la voix de M. de Bracciano était faible ; son accent grêle et toujours d'une égalité parfaite.

On racontait que, revêtu d'un pouvoir presque dictatorial en Tyrol, il avait ordonné, sans témoigner la moindre émotion, le supplice de huit condamnés (nécessaire et terrible exemple), de cette petite voix aigue comme le cri d'une cigale.

Après avoir respectueusement salué Mme de Montlaur, avoir dit bonjour à sa femme avec cordialité, le duc, s'adressant au colonel :

—Est il vrai, mon cher colonel, que vous partiez pour l'Allemagne ? J'arrive du conseil-d'état : on m'a dit que vous devanciez à Vienne le prince de Neuchâtel.

—Il est vrai, Monsieur, je ne venais faire mes adieux à Mme la duchesse et prendre ces ordres.

—Vous savez l'objet de votre mission... Ce n'est, d'ailleurs, plus un secret... L'Empereur l'a officiellement annoncé au conseil... Il divorce avec l'impératrice Joséphine, ils s'unite à l'archiduchesse Marie-Louise, et le prince de Neuchâtel va épouser Sa Majesté Impériale au nom de Sa Majesté.

—Voilà l'Impératrice délivrée du poids de sa couronne, se dit Mme de Bracciano.

—Votre Empereur épouse la fille des Césars ! s'écria la maréchale, après quelques moments d'étonnement et de silence... Puis elle reprit avec une sorte de compassion—pauvre soldat... il n'a pas lu Molière... Il fait là un mariage de George Dandin.

—Ah ! Madame ! dit le colonel.

Eh ! sans doute—reprit la maréchale—est-ce que le grand philosophe du grand siècle n'a pas dit : *Et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie !* Ah ! les hommes... les hommes ! Les exemples ne leur servent jamais de rien.

—Madame la maréchale, dit gaiment Raoul, avouez au moins que M. de Sottenville serait, je crois, mal venu à dire... *Silence mon gendre, à un pareil gendre !*

—Eh ! mon Dieu ! votre Empereur croit, en s'alliant avec l'Autriche, qu'elle lui sera fidèle, vous verrez... vous verrez si, un jour ou l'autre, ce sournois de ministère anglais, que je déteste, car j'ai toujours exécuté l'anglomanie qui nous a perdus, ne jouera pas auprès de cette puissance le

rôle de Clitandre... ajouta la maréchale en aspirant de nouveau une forte prise de tabac. Et alors mon pauvre soldat de dire : *Tu l'as voulu, George Dandin*, mais il sera trop tard.

—Vous voyez loin ! Madame la maréchale, dit le duc de Bracciano d'un air sérieux et en paraissant frappé des paroles de la princesse de Montlaur.

—C'est que j'ai vu long-temps et beaucoup... dit celle-ci avec mélancolie. Pendant un moment, les acteurs de cette scène demeurèrent muets, absorbés par des pensées différentes.

Le duc de Bracciano rompit le premier le silence, et dit au colonel :—Puisque vous allez à Vienne, seriez-vous assez bon pour vous charger de quelques réclamations auprès de la chancellerie de l'empire. Il s'agit d'un pauvre garçon que j'emploie comme secrétaire-interprète... Il a été compromis dans je ne sais quelle affaire politique. C'est une tête folle, ardente, un Brutus de dix-huit ans qui prend ses souvenirs de collège pour des idées, et ses emphatiques pour des convictions politiques... un enfant qui ne rêve que révolutions et régénérations... Tout le monde a été comme ça... à son âge.

—Tout le monde ? monsieur le duc, dit la maréchale d'un air glacial ; je ne le crois pas.

—Nous sommes convenus, madame la maréchale, de ne jamais parler politique, car j'aurais le chagrin de ne pas toujours partager vos idées,—dit M. de Bracciano d'un air impassible ; puis il reprit en s'adressant au colonel :—En un mot, il s'agit de ce pauvre diable d'Herman, que vous avez vu souvent ici ; il est malheureux comme les pierres, orphelins... et je voudrais faire lever l'arrêt qui le proscriit, afin qu'il puisse retourner dans son pays.

Mme de Bracciano rougit, et Raoul arrêta pour ainsi dire au passage un regard d'étonnement qu'elle jetait à son mari.

La maréchale parut insensible à cette nouvelle et le duc reprit :—J'en ai déjà dit deux mots à notre ambassadeur, M. de Narbonne. Je ne doute pas que votre recommandation et peut-être celle du prince de Neuchâtel ne puisse être utile à mon protégé, qui mérite d'ailleurs tout mon intérêt, et à qui Mme de Bracciano veut aussi beaucoup de bien.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air si naturel, si simple, qu'ils dissipèrent les soupçons qui s'étaient un instant élevés dans l'esprit du colonel.

—Je ferai mon possible pour vous être agréable, Monsieur, reprit-il, et vous pouvez compter sur mon désir de remplir vos vœux. Puis saluant Mme de Bracciano, il alla prendre congé d'elle,

lorsque, se souvenant de Boisseau, il lui dit : Me permettrez-vous, ma cousine, et vous, Monsieur, de vous recommander avant mon départ un de mes meilleurs amis, M. Anacharsis Boisseau ? Il est arrivé ce matin même ; je ne pourrai pas avoir le plaisir de vous le présenter ; mais si vous le permettez, il vous remettra une lettre de moi.

La maréchale regarda Raoul avec surprise, en entendant le nom de Boisseau, et prit, sans mot dire, une forte prise de tabac.

—Il était attaché à l'ambassade d'Espagne, reprit Raoul. Il a quitté la diplomatie pour s'occuper exclusivement d'antiquités. C'est un homme de fortune et de loisirs, rempli de cœur, de loyauté. Je l'aime comme un frère, et je vous saurai un gré infini, ma cousine, de ce que vous voudrez bien faire pour lui.

—Vous pouvez être sûr que, recommandé de la sorte et par vous, il sera de nos amis, dit la duchesse.

—Pourrais-je aussi espérer votre bienveillance pour mon cher Boisseau, Madame la maréchale ? dit le colonel en souriant.

[A. CONTINUER.]

UN ANGE.

De désirs en désirs tristement égarée,
Notre âme cherche en vain toujours plus altérée.

Les sources pures du bonheur :
Comme dans les déserts la gazelle inquiète
Redemande au ruisseau ses eaux qu'elle regrette.

Au palmier sa douce fraîcheur.
Mais le bonheur n'est point de la vie où nous sommes.
C'est un frêle hochet qui, pour tromper les hommes,

Paraît toujours dans l'avenir :
Nous poursuivons des yeux la vision frivole,
Nous marchons, nous marchons vers ce but qui s'en-
(vole....

Et puis la mort vient tout finir.

Heureux, quand nous pouvons trouver sur cette terre
Quelques moments remplis de charme et de mystère,

Avant-coureurs de biens plus doux !
Heureux, quand notre cœur s'endort dans un long
(rêve !

Quand du jour éternel l'aurore qui se lève
Lance quelques rayons sur nous !

Quand l'esprit du Très-Haut, s'élevant sur l'abîme,
Créa la terre et l'homme, et d'un souffle sublime

Déploya la tente des cieux,
Son œil dans l'avenir franchit les temps immenses,
Il vit l'homme déchu de vastes espérances,
Et compta ses jours douloureux.

Parmi les séraphins de la cour immortelle,
Un surtout, rayonnant d'une splendeur plus belle,
Ornaît l'éblouissant séjour ;
Et l'Éternel lui dit : « Suis l'homme et le console. »
Et l'ange, au premier son de l'anguste parole,
S'inclina consumé d'amour.

D'harmonie et de paix ineffable mélange,
 Ses accords sont plus doux que la voix de l'archange
 Qui préside aux célestes chœurs :
 Sur sa bouche repose une grâce secrète,
 Et des hauteurs du ciel un seul regard qu'il jette
 Arrête des torrents de pleurs.

Sous le poids de ses maux quand notre âme s'affaisse,
 Par des illusions trompant notre faiblesse,

Il vient riant et gracieux :

Il s'approche sans bruit, nous endort sous son aile,
 Et nous rêvons alors, et notre vie est belle....
 La terre est si loin de nos yeux !

C'est dans la solitude, et parmi la nature,
 C'est au bruit de la fleur que le soir qui murmure
 Couvre d'un souffle caressant ;
 C'est au bruissement des feuilles balancées,
 Qu'il vient, aux cœurs flétris par de sombres pensées,
 Montrer le ciel qui les attend ;

Comme pour avertir qu'en ce terrestre asile
 Le calme des déserts seul offre un port tranquille,
 Séjour plus riant et plus beau,
 Où le cœur n'est troublé qu'au chant de la colombe,
 Qu'à la voix de la brise et du rameau qui tombe
 Sous le doux poids du passereau.

A sa voix consolante, homme, prête l'oreille ;
 Des songes de plaisir que ton cœur se réveille,
 A Dieu seul enfin revenu.

Alors sans t'arrêter tu parcourras la terre,
 Convive dédaigneux, voyageur solitaire,
 Que réclame un monde inconnu.

FANIE.

Ce fut là (pauvre enfant ravie en quelque jour,
 Et que je pleura encor, car je l'aime toujours.)
 Ce fut là qu'elle vint, cette blonde Fanie.
 Dont la timide voix était une harmonie ;
 Et pourtant ce gazon n'offre pas même, hélas !
 Pour vestige dernier l'empreinte de son pas.
 Fanie avait sept ans. Te souviens-tu, mon ange,
 Qu'un soir où nous goûtions un bonheur sans mélange,
 Assis dans cette allée, elle vint près de nous ?
 Et toi tu la plaças d'abord sur tes genoux,
 Et l'enfant souriait : oh ! comme elle était douce !
 Jamais agneau plus blanc, plus tendre sur la mousse
 Ne bondit au soleil dans ses joyeux ébats.
 Elle entourait ton cou de ses deux petits bras ;
 Elle te caressait, te parlait de sa mère,
 De son jardin tout plein de roses, de lumière,
 Et de sa grande sœur qui la grondait parfois :
 Puis elle s'encourut comme un faon dans les bois.
 Et charmés de la voir si vive, si rieuse,
 Tous deux nous nous dision : Que sa mère est heu-
 reuse !

Pauvre fragile enfant ! la fièvre la surprit,
 Et de ce moment-là sa beauté dépérit ;
 Et livrée aux frissons d'une langueur cruelle,
 Comme un ramier qu'on blesse elle ploya son aile ;
 Mais ce fut sans regret, sans trouble, sans effort,

Elle ne savait pas ce que c'est que la mort.
 On n'entendit sortir de ses lèvres éteintes,
 Pas un mot, un seul mot qui révélât des craintes.
 Sa mère m'appela dans cette heure d'effroi :
 Car son enfant m'aimait et lui parlait de moi.
 Oh ! comme je souffris de la trouver folâtre,
 Rieuse encor malgré sa figure bleuâtre !
 Qu'elle était triste à voir avec son enjôment
 Tandis que le linceul descendait lentement !
 Aussitôt qu'on lui dit que j'étais là, son âme
 Sembla voler à moi, ses pauvres yeux sans flamme
 Cherchèrent mes regards, e'le tendit la main,
 Me fit voir une croix qui pendait à son sein,
 Et, par des mots bien doux qu'elle aimait à redire,
 Me força de cacher mes pleurs dans un sourire

Elle mourut le soir du jour où je la vis ;
 Le lendemain, le cœur accablé, je suivis
 Son convoi funéraire ; or, c'était un dimanche,
 Nous traversions des prés bordés d'épine blanche,
 Le sol était vêtu de fleurs, le ciel d'azur,
 Quand on la déposa dans un endroit obscur.
 Et depuis, bien souvent, je retourne à la tombe
 Qui voile comme un nid ce te pâle colombe.
 C'est merveille de voir les plus brillantes fleurs
 Grandir et fleurir là mieux que partout ailleurs.
 On dirait volontiers, tant leurs tiges sont belles,
 Que l'âme de l'enfant est restée avec elles.
 J'ai vu plus d'une fois, près du marbre dormant,
 Un tout petit oiseau s'arrêter tristement,
 Comme s'il eût voulu, par sa chanson jolie,
 Bercer dans son linceul la jeune ensevelie.
 Mais elle n'entend pas, ses yeux sont trop bien clos.
 Rien ne peut l'éveiller de ce dernier repos,
 Ni l'oiseau qui se plaint, ni l'églantier qui tremble,
 Ni même le doux bruit que nous faisons ensemble,
 Quand tu viens avec moi, mon ange bien aimé,
 Parler d'elle le soir sur son tertre embaumé.

EDOUARD TURQUETY.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.